

— Comment dit-on «Tu me fais cager» en parisien?

— «Tu me fais chier». Pourquoi?

— Je veux être clairement compris de tous ces théâtres de merde qui envahissent Avignon durant le festival.

— Tu devrais les remercier pour l'animation qu'ils apportent; ta ville natale, ne t'en déplaise, est morte onze mois sur douze.

— Je crois rêver! Tu parles d'animation, moi d'occupation, comme celle de 1942 à 1944. Et je parie que les Boches étaient moins arrogants que tous ces trous du cul à l'accent pointu.

— Toujours la même antienne, ce racisme sudiste, ce mépris de la création contemporaine si elle vient de la capitale ou du Nord.

— Quelle création? Tu plaisantes, j'espère. Chaque année une horde de connards qui se lâchent dans les rues, pissent contre les remparts, gueulent jusqu'à trois heures du matin, te proposent des «spectacles» d'une invraisemblable indigence intellectuelle. La bizarrerie se parant des plumes de l'originalité, l'extravagance comme ersatz de talent.

— J'admets volontiers qu'il y a à boire et à manger

dans la programmation mais, la semaine dernière, avoue que tu as aimé *Le médecin malgré lui*.

— C'est-ce que tu appelles «création contemporaine»? Une comédie brillantissime du XVII^e siècle! Moi, je te parle de toutes ces troupes pitoyables, généralement subventionnées par leurs patelins d'origine, qui défilent dans la zone piétonne en te promettant des textes satiriques et dérangeants. En fait, eux seuls sont dérangeants, avec leur évangile bobo, pas révolutionnaire pour deux sous. Mais regarde-les donc dans leur tenue débraillée, l'uniforme des penseurs d'opérette! Et leur discours vide comme le slip d'un eunuque! Ils se disent drôles mais sont risibles à leur insu.

— Ouf! Te voilà soulagé. Respire et écoute, c'est à mon tour: il est incompréhensible qu'un esprit aussi fin que toi soit un antiparisien primaire...

— Pas antiparisien, antiparisianiste, nuance! Et certainement pas «primaire», plutôt tertiaire. Pour avoir étudié le jacobinisme culturel, fréquenté le milieu suffisant et insuffisant du théâtre d'avant-garde, je possède un arsenal d'arguments fondés.

— Allons, un talent éclos dans le Nord vaut bien un talent né dans le Sud. Cesse de t'arc-bouter contre ton identité régionale, ouvre-toi davantage à la vérité éternelle: les minables pullulent partout et les génies sont apatrides et tous semblables.

— Je le sais, j'ai baisé une actrice parisienne il y a

quelques années, elle avait la foufoune verticale comme les filles d'ici.

— Tu m'énerves!

— Chouette!

— Et les théâtres locaux? Tu les accables de tes sarcasmes, d'habitude. Miracle, durant le festival tu n'en parles plus, pourtant ils «sévissent» aussi pour reprendre ton expression favorite.

— Une seule réponse à te donner: nous avons nos pseudo-artistes, raison de plus pour ne pas en importer d'autres par palettes entières durant l'été. Rassure-toi, je leur garde une place bien au chaud dans ma bile. Comme les autres, à vivre aux frais de la princesse, notre belle ville si mal gérée par des édiles soucieux de ne pas passer pour des Philistins et donc prêts à les entretenir.

— Il est normal que les créateurs soient aidés, enfin!

— Certes, mais les plus braillards et les plus prétentieux n'ont pas de droit divin à être les mieux écoutés. Si tu savais le nombre de beaux talents, discrets comme des violettes dans le hallier des arts, qui ne reçoivent pas l'attention qu'ils méritent, ici comme dans la capitale...

— Je t'aime, mon poète misanthrope!

— Tu peux ajouter «provençal».

— Non, cela serait trop réducteur à mon goût.

— Pour qui aime la sobriété, la délicatesse et l'élégance, le festival d'Avignon est l'enfer! Primauté donnée à la fumisterie et à la vulgarité, il est bien loin le temps de Gérard Philippe, du théâtre de qualité populaire. Le n'importe quoi l'emporte, surtout s'il est tapageur.

— Moi, j'aime bien cette effervescence artistique, ces bouts de spectacles joués au coin des rues, ces affiches colorées accrochées partout, cette foule joyeuse qui vient oublier son quotidien.

— Qui vient s'oublier, oui! Regarde l'état des trottoirs; canettes et bouteilles, des détritiques partout avec, en supplément, tous les clodos de l'Europe qui apportent leurs morpions et participent à la fête en beuglant et en laissant leurs chiens souiller les seuils. Merci pour le cadeau! On voit bien que tu n'habites pas intra-muros...

— Trois semaines de festival, ce n'est pas la mort, et puis dis-toi que l'économie locale en profite.

— La kermesse des profiteurs, tu as raison! Le café du matin au bar qui augmente de 30%, les boutiques qui essaient désespérément de fourguer leurs rossignols, la bouteille d'eau qui devient denrée de luxe, sans parler de la municipalité qui se gave avec ses contractuels. Le moindre dépassement du temps de stationnement et tu

te fais aligner. L'amende détrônant la papaline comme spécialité avignonnaise! Et puis maintenant, tu les vois arpenter les trottoirs par trois, pour faire du chiffre; un qui sait lire, un autre qui sait écrire et le troisième qui surveille les deux dangereux intellectuels... *(rire)*

— Tu es drôle!

— Ce qui n'est pas drôle, c'est de trouver une place où garer quand tu rentres chez toi le soir, fatigué après une journée de travail. Hier, j'ai fait 6,8 km au compteur pour finalement laisser ma voiture à l'autre bout de la ville.

— Tu n'as qu'à prendre tes congés durant cette période puisque tu ne supportes pas le festival. Beaucoup d'Avignonnais le font...

— Et ceux qui n'ont pas les moyens de partir? Ils font le dos rond et prient pour qu'il fasse un orage le soir, pour vider et nettoyer les rues, dormir enfin sept heures dans le calme avant une autre journée de boulot. Mais personne ne pense à ces gens-là, surtout pas les théâtres qui pourtant se la jouent «gauche militante», proche des préoccupations populaires... Tu as raison, les Avignonnais qui peuvent s'offrir des vacances s'en vont en juillet, les autres subissent les nuisances, parfaite illustration du divorce entre la population et l'événement. Cela, tu ne l'entendras jamais à la télévision, comme beaucoup d'autres choses dérangeantes, d'ailleurs.

— Tu n'as pas tort mais tu forces le trait quand